
Chapitre 6 | Chapter 6

Altérité, médiation, consensus et communication

*Simon Laflamme et Jacques Berger
Université Laurentienne*

Introduction

Cette présentation a pour but de souligner le fait que les problèmes de production et d'organisation d'informations qu'éprouvent bon nombre de citoyens dans les sociétés contemporaines trouvent leur cause, du moins partiellement, dans le rôle même que font jouer aujourd'hui ces sociétés aux caractéristiques fondamentales de la communication.

Après avoir relevé et mis en place ces caractéristiques, la présentation montrera comment se manifestent les phénomènes de communication dans la société contemporaine.

I

Communiquer n'a pas forcément pour fin de transmettre la signification immédiate d'un message, d'émettre ou de comprendre une opinion. La communication peut être en elle-même une fin en ce sens qu'elle est pour ses agents l'occasion de vivre quelque chose en commun, la possibilité d'établir quelque socialité. Dans ces conditions, la signification de l'échange se découvre moins dans ce qui est dit que dans ce qui est vécu. Les amoureux, par exemple, peuvent se parler de tout et de rien dans le seul but d'entretenir leur relation. La conversation n'a alors pour fin profonde que de rendre transparent le plaisir d'être avec l'autre. Ces conversations ne sont ni futiles, ni insignifiantes. Sans elles, l'amour lui-même ne pourrait être communiqué. Grâce à elles, les

partenaires se découvrent, s'ajustent l'un à l'autre, dessinent la forme de leur relation, bref, ils produisent et reproduisent leur amour¹.

Si l'essence de la communication n'appartient pas toujours à la sémantique des propositions, il y a alors des cas où leur construction n'a pas à se soumettre aux règles de la logique et de la vraisemblance.

Laissons Paul Beaud nous rapporter et nous commenter une conversation:

Une terrasse au soleil, à l'heure du pastis. Les journaux du jour qui traînent sur les tables évoquent par leurs titres la présence, au Palais Bourbon, d'une majorité socialiste. Sujet tout trouvé pour mes deux voisins: ouvriers, 30 à 35 ans pour l'un, 50 pour l'autre.

Une chose est sûre, socialistes et communistes, c'est du pareil au même. — Ce sont les Russes qui ont financé l'élection de Mitterrand. Dans dix ans, ils seront là. — Moi, j'attendrai pas: je prends un aller simple pour l'Amérique et je vais bosser dans le triangle des Bermudes. — Mais il n'y a pas de boulot là-bas? — Mais si, il y a tous les nazis, ceux qui sont au Salvador, t'as vu à la télé. Ils ont construit une ville sous la mer. Les Russes l'ont vue au radar. Les avions qui disparaissent, en fait, ils atterrissent à Cuba. C'est tous des gens qui veulent ramasser du fric en travaillant pour les nazis qui vont revenir au pouvoir dans le monde entier. Paraît qu'ils ont plein d'or qu'ils ont planqué pendant la guerre. Ils lancent des fusées sous l'eau cent fois plus grosses que la navette américaine: elles vont en trois secondes dans la lune. D'ailleurs Von Braun, il est pas mort, il est là-bas et c'est lui qui a construit les V1 [...] Cette revue de presse surréaliste ne doit rien à l'alcool ou à la disparition de la conscience de classe chez l'ouvrier. Elle emprunte à l'actualité des faits qu'elle détourne: le Salvador, le lancement de la navette spatiale, les serpents de mer de l'été que sont le triangle des Bermudes ou la découverte sitôt démentie des ruines sous-marines de l'Atlantide. Elle singe la narration du

commentaire de presse qui tient lieu de causalité planétaire. Elle n'est que jeu où la seule règle est d'admettre le mensonge de l'autre, à charge de revanche: le plaisir ludique réside dans la réciprocité tacite de la surenchère, de l'échange. Plaisir gratuit, les arguments ne se contredisent jamais, ils incitent l'autre à poursuivre, par le sérieux de leur invraisemblance qui garantit l'engagement mais assure que celui-ci ne durera que ce que durera la partie en cours. En cela, le jeu exprime une distance ironique à l'égard de l'actualité, mais plus largement aussi à l'égard du politique, de l'information/savoir: tout ceci ne nous concerne pas. (16)

À la limite, si un message n'a pas à s'astreindre aux règles de la logique et de la vraisemblance, il n'a pas non plus à s'imposer les contraintes d'une syntaxe. Il peut se faire simple expression d'émotions ou de besoins sous forme de cris ou de gestes imaginés dans l'urgence. Il n'a pas de syntaxe inhérente; il n'est pas façonné par un système de règles langagières extérieur aux agents communicants. L'information est transmise isolément. Dès lors que cet événement a lieu entre agents communicants, toutefois, des règles s'instaurent.

Dans les recherches sur la communication, ce phénomène est appelé *limitation* et renvoie au fait que chaque échange de message, quelle que soit sa forme, réduit inévitablement le nombre possible des mouvements suivants. Autrement dit, même si un événement donné n'a fait l'objet d'aucune allusion explicite — sans parler d'une approbation —, le simple fait qu'il se soit produit et qu'il ait été tacitement accepté crée un précédent et par conséquent une règle. (Watzlawick 97)

On pourrait ajouter que même si le message n'a pas été accepté, il est néanmoins déterminant puisqu'il constitue, de toute façon, une information. Un signe de grande colère peut ne pas être accepté; s'il effraie un destinataire au point de lui signaler qu'une relation est impossible, il a tout de même eu un effet. Mais ces règles ne conditionnent pas le

message en tant que tel dans sa composition; elles influent sur les comportements. Elles définissent la forme et la direction que prend la relation entre des individus, que cette relation soit positive ou négative. Toute attitude n'a pas nécessairement pour cause un médium² *a priori* constitué. Bien qu'il soit impossible de ne posséder aucune information sur la façon de se comporter envers un être avec lequel un contact a lieu—puisque ce contact même provoque une transmission d'information—, toute transmission d'information ne présuppose pas un médium déjà constitué. Toute communication règle la relation entre ses agents; toute communication n'est pas déterminée par un langage *a priori*—on notera que ce langage peut se développer dans l'immanence de la communication.

La communication ne présuppose pas un langage *a priori*, mais tout langage *a priori* a pour corollaire la socialité³.

La communication ne présuppose pas un langage *a priori*, mais elle appelle l'altérité. Communiquer, c'est échanger avec autre que soi. Si une personne communique avec elle-même, ce ne peut être qu'en créant en elle l'altérité grâce à laquelle cette dualité du soi sera possible; et, si elle ne parle à personne, ce ne peut être qu'en imaginant un destinataire, si symbolique soit-il. Dans ces deux circonstances, en tout cas, le discours n'a lieu que par recours à un langage *a priori*.

La communication médiatisée par un langage *a priori* n'est pas la même que celle qui ne compte sur aucun intermédiaire déjà constitué.

Dans la communication non médiatisée, le message contient autant de limites que le médium auquel il pourrait se greffer possède de moyens. Les communicateurs doivent inventer les moyens de se faire comprendre en même temps qu'ils s'expriment. Ils sont enfermés dans leurs propres moyens, incapables de revenir à eux-mêmes par le biais d'un médium et de se resituer par rapport à l'autre.

Dans la communication *a priori* médiatisée, le moyen transcende l'agent. L'agent dispose d'un instrument qui le pose d'emblée dans une réalité communicationnelle. Le communicateur est idéalement doté de tous les moyens de son médium, ce qui le situe de façon immanente par rapport aux autres, ce qui lui fait déborder sa réalité individuelle. Si l'agent peut en outre intervenir sur son médium, il multiplie ses moyens par ses aptitudes langagières. Certains langages, en effet, sont finis; ils contiennent en eux-mêmes toutes leurs facultés. La langue d'un type

d'abeilles, par exemple, ne permet pas à une utilisatrice d'aménager les signaux ou la structure pour l'adapter à des impératifs existentiels. À l'opposé, une langue humaine n'est pas finie. Elle est *a priori* en ce sens que, comme la conscience collective de Durkheim, elle est déjà là, possède des caractéristiques qui ne sont pas réductibles aux rapports qu'ont avec elle ses utilisateurs; mais l'utilisateur conserve par rapport à elle une latitude. La langue ne contient pas en elle-même la totalité de ce qui peut être dit. Si elle a une existence propre, son autonomie est relative; car la totalité de ses significations n'est pas connue. Liée, donc, à des êtres historiques et sociaux, elle est elle-même historique et sociale, quoique *a priori*.

Chez George Herbert Mead, à un premier niveau, le signe sert à agir sur l'autre, à un second niveau, il est ou implique le communiqué, à un troisième niveau, il est intercompréhension et action. Le signe, ici, est médiateur. Au point de départ, il n'existe que parce qu'il y a interrelation. Il donne aux agents la possibilité d'échanger des informations et de se fusionner par la compréhension, donc de se donner une nouvelle réalité. «Comprendre,» écrivait Sartre, «c'est se changer, aller au-delà de soi.»

Dans sa **Théorie de l'agir communicationnel**, Jürgen Habermas ne conçoit pas les rapports humains médiatisés autrement que dans une fusion de trois mondes: subjectif, objectif et social. La communication n'existe que parce que des sujets vivent une socialité et doivent objectiver leur monde. On a affaire à

un mouvement perpétuel de définitions et de redéfinitions [qui] signifie qu'on attribue des contenus à des mondes—selon ce qu'on considère respectivement comme élément normatif, reconnu dans l'intersubjectivité, du monde social; ou comme élément privé, d'accès privilégié, d'un monde subjectif. Dans le même temps, les acteurs se définissent par rapport à ces trois mondes.
(134)

Mais Habermas va trop loin. Selon lui, l'intercompréhension est déposé dans le signe lui-même: n'est compréhensible que le message qui est communiqué dans la langue. Il retient bien trois composantes structurel-

les des actes de langage (propositionnelles, illocutionnaires et expressives) mais toujours dans leur inhérence au médium. Habermas ne pourrait pas expliquer comment nos deux ouvriers de la terrasse se comprennent sans se dire ce qu'ils comprennent. On a rappelé là, en effet, que des informations peuvent circuler quoique leur signification immédiate n'appartienne pas à la sémantique des propositions; on a même indiqué que des messages peuvent prendre une signification quoiqu'ils ne participent pas d'un médium *a priori* constitué⁴.

À l'exclusion du cas limite où la communication ne passe pas par un médium *a priori* constitué, toute communication est réglée, à un degré ou à un autre, par un système tiers. Normalement, la communication se donne dans un langage qui appartient aux agents communicants; même l'illogique et l'invraisemblable se réalisent dans un langage qui est déjà là. Même l'essentiel de la communication, s'il n'est pas rivé à un médium, passe par une langue inessentielle. Le système tiers est généralement un médium linguistique qui rend possible un échange d'un ordre spécifique. Grâce à lui, l'intersubjectivité peut devenir intercompréhension, que le message soit ou non purement déposé dans le médium. Mais toute communication n'est pas intercompréhension. Dans la mesure de la spécificité de la subjectivité ou de la socialité, un propos peut apparaître inaccessible. On pense, par exemple, à une névrose ou à une vision du monde. Pareillement, dans la mesure où la triple dialectique du médium, de la subjectivité et de l'objectivité parvient à construire des discours spécifiques, certains messages peuvent devenir inaccessibles à certains sujets. Le discours scientifique, notamment, coupe souvent les sujets les uns des autres. Mais il reste que le médium *a priori* possède des propriétés et dote de facultés les agents qui recourent à lui. Puisqu'il transcende le sujet, et parce qu'avec lui se donnent la socialité et l'altérité, l'agent peut, grâce à lui, interroger le monde, se questionner lui-même, réfléchir et critiquer; il peut, dirait-on de Aristote à Habermas, raisonner. Par conséquent, meilleure se révèle l'aptitude de l'agent à disposer de son médium linguistique, plus grande devient sa capacité de réflexion, de critique, et plus vaste apparaît son horizon. Plus les agents se définissent par un langage tiers en tant qu'il caractérise leur socialité et plus ils peuvent agir sur ce langage, plus s'étendent leurs facultés.

Des deux interlocuteurs de la terrasse, Paul Beaud disait ceci:

Le rapport des classes populaires à la culture, à l'information, au politique est, par réalisme, un rapport *désintéressé*: il est jeu parce qu'il exclut le gain, ignore l'accumulation et il est en cela constat lucide d'une situation d'où toute possibilité d'accumulation est exclue. Ce rapport ne peut se situer que dans le quotidien, dans l'instant, dans la *tactique*: «il y a à prendre et à laisser.» [...] Dans **La culture du pauvre**, Richard Hoggart avait déjà montré il y a vingt-cinq ans, avec une pertinence que rien n'est venu encore démentir, combien c'est une erreur révélatrice de l'ethnocentrisme des intellectuels de croire que le rapport des classes populaires à la culture de masse n'est fait que d'aliénation, de conditionnement, quand il est aussi et au contraire «consommation nonchalante,» «attention oblique,» implication narquoise: *sitôt fini, sitôt oublié. On n'est tout de même pas assez bête pour gober tout cela* (16-17. Italiques et gras de notre part pour soulignement dans le texte original).

Paul Beaud fournit ici une interprétation quelque peu chimérique de la discussion dont il est témoin. Elle n'est pas sans rappeler la foi rousseauiste dans le bon sens du peuple. Il confond le discours et le jeu. Certes, il y a dans cette conversation un jeu. Certes, les références aux informations fournies par les *mass média* ne sont que prétexte. Et en ce sens, toute la signification de ce qui est dit ne réside pas dans le discours lui-même. Mais il est illusoire de trouver dans ce discours une forme de cynisme, de clairvoyance. Le rapport, il est vrai, est *désintéressé*, mais beaucoup plus parce que les informations échappent aux interlocuteurs que parce qu'ils choisissent de ne pas se préoccuper de ces questions. Ces informations ne participent pas réellement de leur être, ou plutôt elles y participent sous la seule forme qu'elles peuvent prendre: la confusion. On se méfie d'elles parce qu'on les sait confuses en soi et en ses semblables. Et c'est là le drame. Le jeu doit être joué alors que les partenaires doivent parler de ce qu'ils ne connaissent pas, de ce qu'ils n'assument pas. On ne «gobe pas tout cela» beaucoup moins parce qu'on

ne sait pas ce qu'on sait que parce qu'on entretient une attitude critique par rapport aux informations de masse. D'ailleurs, le discours ne se pose pas au niveau de l'ironie où les deux interlocuteurs pourraient, dans leur jeu, rire manifestement d'eux-mêmes, attitude qui présupposerait que la non-véridicité des propos puisse servir de base. Le discours n'est possible que parce qu'ils comptent réciproquement sur l'impossibilité de l'intervention critique de l'autre. Bien sûr, il ne faut pas voir là qu'«aliénation» ou «conditionnement» (surtout s'il faut entendre par là que quelque intelligence supérieure manipulerait les esprits dans des groupes inférieurs) mais y voir une forme d'ironie assumée est un plus grand tort. Le pauvre est maintenu à distance du pouvoir comme du savoir. Il faut voir là les raisons de sa confusion. Mais il faut aussi y voir une forme d'aliénation même si on entend par aliénation le simple fait de se sentir obligé de parler de ce qui n'intéresse pas ou de ne pas pouvoir parler de ce qui intéresse. Le seul bonheur, c'est que les agents sont liés par autre chose que ce dont ils parlent. Il ne faut pas négliger, par ailleurs, que ce qu'on refuse de «gober» peut constituer une vérité. De la même manière, ce qu'on «gobe» constitue fréquemment une idée facile du genre les «francophones coûtent cher» ou «les amérindiens ne savent pas ce qu'ils veulent.» Mais il faut aussi reconnaître que la confusion n'est pas—ou n'est plus—le propre des classes populaires. Et c'est probablement la principale raison pour laquelle un colloque sur la «littéracie» doit avoir lieu.

Altérité et médium sont à la source de la communication en société. On a vu qu'il y a communication parce qu'il y a altérité, qu'un médium *a priori* a pour corollaire la socialité. On a vu aussi que toute communication ne passe pas par un médium et que tout ce qui est communiqué n'est pas inhérent au message qui transite par le médium. On a encore vu que la communication médiatisée n'est pas la même que la communication non médiatisée. Ce qui s'applique pour la communication médiatisée s'applique également pour la communication écrite, car l'écriture n'est qu'une des formes, si noble et si féconde soit-elle, de la médiation.

L'écriture est communication et cette communication est nécessairement médiatisée. L'écriture a ses exigences et, à moins que ces exigences ne soient minimalement rencontrées, elle ne parvient pas à se faire communication.

La communication suppose *a priori*, pour la personne qui écrit, la participation d'un être autre. Communiquer, c'est transmettre à autre que soi (ou à soi en se dédoublant pour se donner un autre). L'écriture qui se veut communication doit déjà contenir cette altérité. Et dans la mesure où cette altérité est autre que soi, c'est-à-dire dans la mesure où l'auteur n'est pas déjà inscrit dans un consensus, il doit reconstituer l'altérité en même temps qu'il crée son message. L'altérité participe donc elle-même du discours. Si l'auteur ne réussit pas à rendre son message immédiatement accessible aux autres en intégrant aussi bien les règles du langage que les éléments nécessaires à la compréhensibilité de la signification, l'auteur reste enfermé en lui-même, incapable de se rendre analytique. Cet *enfermement* peut être de deux ordres. D'abord, il peut tenir à ce que la personne qui exprime quelque chose ne transmet rien qui ne soit déjà compris à l'intérieur d'un consensus. L'autre, ici, est elle-même et elle ne lui apporte rien qu'une reconstitution d'un déjà su; enfermée dans le consensus, elle ne contribue qu'à le reproduire. Ensuite, il peut provenir du fait que l'auteur a effectivement quelque chose de nouveau à transmettre mais ne parvient pas à en faire entendre la signification. Si l'auteur n'est pas conscient de l'originalité de son propos, ou si, pour toutes sortes de raisons, cette originalité ne se manifeste pas — l'autre ne pouvant pas être du consensus puisqu'il ne s'agit pas de déjà su —, il ne peut chercher à se faire effectivement auteur.

Écrire, c'est lire l'autre. Et l'originalité ne peut se produire que dans la constitution de l'autre.

Plus est manifeste l'altérité, plus la communication exige de la part de l'auteur une maîtrise du médium; pareillement, plus est grande la maîtrise du médium, meilleures sont les possibilités de communication avec l'autre.

Les problèmes d'écriture de nos étudiants et de nos étudiantes auraient pour causes, selon nous, le fait que l'auteur ne se pose pas comme original et le fait que l'altérité, et tout ce qu'elle suppose, ne soit pas donnée dans le discours même de l'auteur.

Les personnes qui prétendent que les problèmes de communication des populations ne sont pas contemporains ont probablement raison. Auparavant, tous n'étaient pas maîtres de leur langue. Mais nous croyons que, bien que le problème de la proportion des gens qui éprouvent des

difficultés à s'exprimer ne soit pas nouveau, la situation contemporaine est tout de même spécifique. Comment se fait-il qu'une société autant envahie de messages, un système d'éducation aussi étendu produisent tant de personnes qui éprouvent autant de difficultés à s'exprimer?

II

Pour répondre à cette question, on peut maintenant avancer quelques hypothèses.

Il y a le fait qu'il est possible de transmettre des messages sans passer par un médium *a priori* constitué ou d'échanger sans que ce qui est communiqué soit absolument attaché au médium. Quand la langue devient secondaire par rapport aux jeux qui se jouent, il est parfaitement compréhensible que les agents ne l'exploitent pas. Mais ce type d'usage est d'autant plus possible que les agents ne recourent pas aux propriétés objectivantes du langage. Des sujets peuvent se transmettre des émotions, peuvent sensibiliser à leurs besoins, peuvent jouer entre eux grâce au médium qui les unit, mais sans être rivés à lui; les membres d'un consensus peuvent vivre leur collectivité sans trop exiger de la langue qu'ils partagent. Quoiqu'il en soit, il reste néanmoins qu'on construit mal un syllogisme en dehors de la logique, de la vraisemblance et des propriétés objectivantes du langage. Le discours objectivant, celui qui s'expose à la critique, qu'il soit littéraire ou scientifique, est probablement l'un de ceux qui ont le moins de latitude par rapport au médium et qui, par conséquent, doivent l'exploiter au maximum.

La société contemporaine produit une multitude de situations où les propriétés intrinsèques⁵ du langage deviennent secondaires. Elle le fait, tout à la fois, en divisant et en homogénéisant. En effet, elle favorise la formation de cellules sociales, de groupes d'intérêts⁶. Dans ces groupes, des positions sont prises par oui ou par non: pour ou contre la peine capitale, l'avortement, les centrales nucléaires, les conservateurs, la protection de l'environnement, les Noirs, et ainsi de suite. Cette parcellarisation du discours global des sociétés génère évidemment un grand nombre d'altérités. Mais ces altérités sont elles-mêmes des positions. Elles sont en fait des oppositions. La reconnaissance de leur légitimité devient donc logiquement la non-reconnaissance de soi. On ne peut pas être tout à la fois pour et contre une même réalité sinon en se

dissociant d'une position. L'aisance à se reconnaître parmi ses semblables et à communiquer avec eux, alors que les ententes sont établies parfois avant même que le discours n'ait été analytiquement généré, contribue à la reproduction de nombreux consensus où les positions sont simples. La simplicité des positions dispense de l'élaboration d'une idée et surtout de la critique d'autrui. La critique devient purement opposition. Car la critique réelle contraint à un effort d'objectivation qui réclame une maîtrise du médium et un effort de communication avec l'autre. En multipliant les consensus, c'est-à-dire en générant les conditions de possibilité de l'*enfermement*, la société engendre aussi la non-nécessité de l'exploitation des médiums. L'inutilité de communiquer se généralise dans cette société divisée où, de toute façon, on est quelque part compris, et d'autant plus, que ce qu'on doit faire comprendre est simple ou «inélaborable» en soi. Dans une société libérale, ce phénomène est d'autant plus acceptable qu'il ne semble fait que de liberté. Si l'on peut si aisément et si communément prendre position sur tout, c'est qu'on est libre, c'est qu'on est original, d'autant plus original qu'on voit toujours son contraire. L'agent n'a effectivement qu'à *prendre* position et cette position a souvent été prise, et, par conséquent, a déjà été pensée et ne réclame donc pas qu'on y pense. Les positions se prennent dans la multiplicité, et dans une réflexion minimale, qu'on pourrait dire semi-médiatisée. Les propriétés objectivantes du médium deviennent futiles. Dans ce cantonnement des opinions, les informations qui circulent ne sont pas intégrées et, de toute façon, les moyens de les analyser finissent par échapper. Ce sont là les raisons de la généralisation de la confusion.

Réduisant au minimum la dialectique du sujet et du médium, l'agent fait souvent face à l'impossibilité de se rendre accessible un message ou à l'impossibilité de démontrer son originalité à un autre⁷. La société de communication dont on parle tant devient ici paradoxale. En généralisant les informations et en homogénéisant les conditions de possibilité de leur appréhension, elle multiplie les refus de communiquer ou oblige un nombre croissant d'êtres à reconnaître leur impossibilité de le faire. En généralisant la possibilité de communiquer en deçà des langages (intercompréhension semi-médiatisée), dans les consensus par exemple, la rigueur du médium devient une exigence désuète. Puisque la syntaxe est futile, à quoi bon s'en encombrer! Puisque l'essentiel se communique sans qu'il soit attaché à la sémantique des propositions, à

quoi bon veiller aux significations! Mais en dérégulant la langue, l'agent simplifie sa réalité dans une société de plus en plus complexe, rendue complexe par la multiplication des constituantes de l'organisation. Ce à quoi fait face la personne qui n'arrive pas à atteindre l'autre ou même à rejoindre l'autre en elle-même.

Le médium, en se libérant de ses règles, en perdant son autonomie relative, devient de moins en moins agent de socialisation puisqu'il coupe de l'altérité. La société devient un ensemble de sociétés, de groupes hétéroclites formés d'êtres identiques. La semi-médiation linguistique contribue à une socialisation par l'imitation et l'*enfermement*.

Que dans le médium ne soit pas toujours déposé l'essentiel de ce qui se communique est sûrement un grand bien pour l'humanité et pour la société moderne. Mais que les médiums forcent les individus à se retrancher, qu'ils ne leur servent pas à la critique de leur monde, ce n'est sûrement pas un grand bien.

La segmentation de la société semble donc l'une des causes majeures des difficultés de communication, des problèmes que croient trouver dans leurs élèves bon nombre de professeurs. Le phénomène, qui a sans doute des causes pédagogiques, aurait surtout des causes sociales.

En Nouvelle-Écosse, un instituteur a été mis en congé parce qu'il était atteint du SIDA. Dans un bulletin de «The Journal,» une mère d'élève, interviewée par un journaliste, nie qu'elle demande l'exclusion de l'instituteur parce qu'il risque de contaminer les enfants. Elle explique qu'elle veut tout simplement éviter de provoquer un traumatisme chez son enfant au niveau éducationnel; et c'est le danger qu'elle voudrait mettre en évidence. Elle consacre pourtant la majeure partie du temps de l'entrevue à bavarder sur les risques d'attraper la maladie.

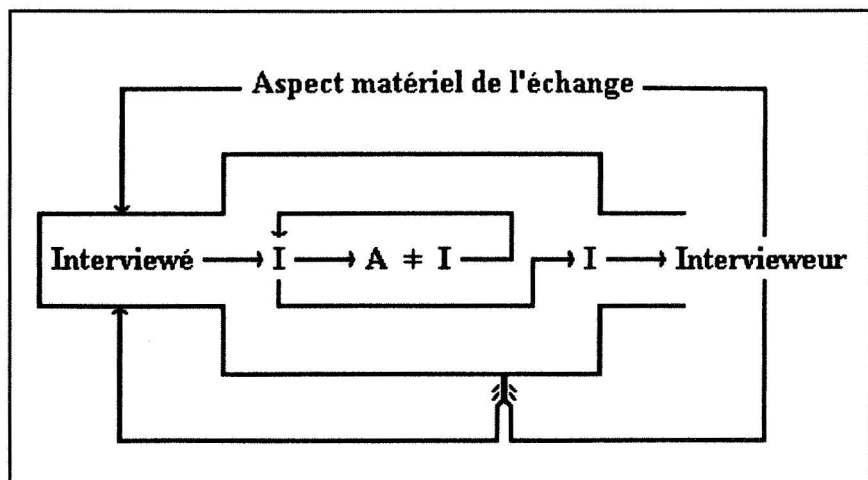
À Sallisbery, une francophone bilingue d'une localité avoisinante est nommée maître de poste, ce qui provoque des remous dans la communauté. Au cours du bulletin de nouvelles de «CBC News,» un citoyen nie que son opposition à cette nomination vienne du fait que la postière soit francophone. Il promeut l'idée d'employer des gens du pays, de Sallisbery même. Pourtant, il consacre la majeure partie du temps de l'entrevue à se plaindre du fait que l'employée soit francophone et à alarmer contre les dangers de la francophonie.

Dans ces deux cas, le journaliste tentait de ramener l'interviewé, qu'il irritait parfois, à sa position réelle, lui indiquant à maintes reprises

que ses affirmations allaient contre la position qu'il voulait mettre en évidence: on ne peut tout à la fois s'étendre sur les dangers de l'invasion des travailleurs francophones, affirmer qu'on n'a rien contre eux et prétendre que sa seule ambition est d'employer des habitants de la ville.

Dans les deux cas, on remarque que les gens ne répondent à leur interlocuteur que par dérivation, c'est-à-dire en ramenant tout à soi, superficiellement, c'est-à-dire en n'utilisant pas comme tel l'interlocuteur, l'autre, celui qui voudrait se poser au niveau du discours critique.

Supposons que I est l'idée réelle mais socialement inacceptable de l'interviewé, que A est un argument acceptable non associé à I. La conversation entre l'interviewé et l'intervieweur peut prendre la forme illustrée par le schéma ci-dessous où l'interviewé transmet un message en respectant les normes minimales de la communication, en jouant son rôle dans l'aspect théâtral du dialogue, mais en ne participant pas au niveau de la dialectique de l'échange. L'intervieweur ne parvient jamais à affecter son I, même en lui renvoyant l'évidence de ses affirmations.



L'interviewé dit ne pas vouloir dire I. Il affirme A, un A décroché de I, qui lui permet tout à la fois de prévenir les répliques, de faire diversion et d'apaiser sa mauvaise foi. La personne est «sourde» à l'intervieweur; elle n'écoute pas les contre-arguments, les questions, les observations indiscrettes; elle ne participe pas à un échange; elle émet un

message. Elle entend pourtant bien ce qu'on lui dit, d'où son agressivité et son insistance sur A⁸.

Les deux personnes tiennent au fond d'elles-mêmes une position qu'elles savent socialement inacceptable: on ne peut pas avouer, sur les ondes de la télévision qui s'adresse à toute la population canadienne, qu'on est contre les francophones ou contre les sidéens; au mieux peut-on prétendre être pour la préservation de l'anglais ou contre la contagion du SIDA. Elles tentent de déguiser leur position en se contentant d'affirmer qu'elles ne la tiennent pas comme telle, c'est-à-dire sans élaborer à partir du contre argument lui-même mais en s'étendant sur leur thèse fondamentale. Les agents agissent ainsi parce qu'une position critique, souhaitable à l'extérieur d'eux-mêmes, est incompréhensible et elle est telle parce que sa compréhension suppose une maîtrise du médium qui permettrait de l'objectiver, de la rendre compréhensible à l'autre. Ce qui est reconnaissable comme socialement inacceptable n'arrive pas à modifier la constitution du consensus, constitution d'autant moins altérable qu'elle ne se rend pas accessible à l'autre. Cet extérieur est visible mais il reste absolument inintégrable puisque cette intégration supposerait l'objectivation de son propos. D'où la fragilité de cette reconnaissance et celle de la société où les consensus ne font plus que se juxtaposer, sans réelle organisation.

Si une personne peut s'adresser à une autre et en faire son interlocuteur et qu'une discussion peut avoir lieu sans qu'il y ait à proprement parler des réponses à des questions ou encore des réponses qui relancent des questions au lieu de les rendre redondantes, alors même que le médium se fait objectivant, c'est qu'il y a des formes de la discussion et des ensembles sociaux plus ou moins définis ou des formations plus ou moins poreuses à l'intérieur desquels des échanges peuvent ou ne peuvent pas avoir lieu. S'il y a des propos acceptables et d'autres qui ne le sont pas, si même une personne peut connaître la non-acceptabilité de ses propos tout en les présentant, c'est qu'il y a bel et bien des ensembles sociaux à l'intérieur desquels des idées peuvent ou ne peuvent pas circuler.

Il y a, dans une société, des consensus à l'intérieur desquels des idées même indicibles peuvent circuler. À l'intérieur de ces ensembles, par exemple, on pourra ne pas affirmer quelque chose tout en sachant que cette chose fait partie de l'«archive» du groupe. On pourra encore

affirmer cette chose discrètement à un membre pour alimenter une haine, pour provoquer un sourire complice. À l'intérieur de ces consensus, les idées, si peu analytiques soient-elles, sont déjà produites. Entre l'émotion et la raison, elles rassemblent les êtres, les interpellent, les dirigent. À l'intérieur de ces consensus, ces idées n'ont même pas besoin d'être défendues, n'ont même pas besoin d'être produites par les individus; leur simple évocation reproduit le groupe tout comme les individus marquent leur appartenance au groupe en redisant ces idées. Dans ces contextes, la communication se fait déjà dans des propos interpénétrés et, à cause de cette interpénétration fondamentale, il est possible d'échanger à d'autres niveaux sans qu'il y ait interpénétration des propos. Les individus, ici, lorsqu'ils rencontrent des êtres qui participent d'un autre consensus ou lorsqu'ils croisent d'autres personnes dont la position n'est pas encore inscrite dans un consensus, découvrent souvent leur incapacité d'échanger analytiquement. C'est ainsi, par exemple, qu'une personne qui s'oppose à la peine capitale ne parvient ni à expliciter les raisons de sa position, ni à répondre aux arguments de son adversaire. Elle est contre la peine capitale parce qu'elle respecte la vie, un point c'est tout. Son inscription dans un consensus l'empêche, par une sorte d'aliénation, de produire des idées, de se placer sur le terrain que requerrait l'interlocution avec les autres. C'est le point de vue de soi qui ne pose pas le point de vue de l'autre sur soi, c'est-à-dire qui n'objective pas. Dans la communication, l'individu, s'il reste à ce niveau, pour n'importe quelle raison existentielle ou fonctionnelle, exclut l'autre. Il ne peut donc pas participer à une dialectique en tant que telle, sinon dans le cas où les propos sont universellement reconnus ou lorsque leur juxtaposition ne comporte pas de risque. Les problèmes se posent en situation de communication en ce sens que l'échange est exclu. La personne ne communique pas mais elle devient elle-même message en faisant corps avec l'idée qu'elle détient. À ce niveau, le destinataire des messages et les messages eux-mêmes se confondent. Cette incapacité d'échanger explique peut-être pourquoi, dans la situation de communication la moins incontournable, celle de la relation conjugale, l'impasse est maintenant socialement si grande dans les sociétés où les moyens de communication de masse façonnent une partie importante du discours social.

Dans cette optique, la société peut apparaître comme une mosaïque de multiples consensus. Sa structure idéologique se manifeste surtout comme une juxtaposition de messages capsulés, assurément

efficaces en ce qu'ils facilitent l'existence, voire l'organisation sociale, en ajoutant aux consensus et en les isolant les uns des autres. C'est souvent sous cette forme d'ailleurs que l'information transmise par les moyens de communication de masse parvient au destinataire ou que l'éducation lui est dispensée. À l'intérieur d'un même consensus, on peut être pour la peine de mort parce que les communistes sont mauvais, parce que les femmes sont inférieures (ou supérieures ou égales) aux hommes, parce que le pays manque d'autorité... Le résultat est un système de consciences ayant toutes les propriétés du psychisme. Il n'est pas un ensemble nécessairement logique; il n'a pas à l'être, sinon cela supposerait que tout individu est capable de porter au plan réflexif l'intégralité de ses informations ou de ses connaissances.

Mais la société peut aussi apparaître comme un vaste système qui acquiert son universalité par la banalité des énoncés qui le composent. Ainsi, la structure est formée d'énoncés qui atteignent le niveau minimal de signification pour que les propos du consensus général puissent être acceptables par les citoyens et le niveau maximal de généralisation pour que ce soit acceptable par tout le monde.

Nous soulevons donc l'hypothèse qu'il y a, dans le fait même de participer d'un consensus, une espèce d'aliénation puisque cela nuit à la capacité de produire des idées au niveau des autres consensus. Dans la mesure où l'intégration à un consensus peut d'autant plus difficilement se situer à un niveau analytique, se justifier même à soi analytiquement, l'individu sera d'autant moins apte à échanger avec les êtres des autres consensus, à s'insérer dans une interpénétration de propos avec d'autres que soi.

Certes ces consensus ne constituent pas des ensembles purement idéels; ils ont évidemment des raisons et des manifestations sociales, économiques, psychologiques, etc. Mais ils n'existent pas sans la circulation des propos qui les caractérisent. Cette circulation devrait apparaître entre autres à travers des aliénations à la fois positives en tant qu'elles consolident les formations sociales mais négatives en tant qu'elles coupent ces formations les unes des autres.

L'aliénation ici est objectivée et non pas théorique comme on la voit dans les écrits marxistes ou en ethnométhodologie. L'aliénation est manifeste dans le simple fait, par exemple, de ne pas pouvoir s'expliquer; car si l'individu ne peut pas s'exprimer sur ses opinions, c'est qu'il

est à leur merci, parce qu'il n'a pas pu les produire lui-même et qu'il ne peut pas même les reproduire. On découvrira l'aliénation aussi dans le fait qu'une personne est incapable de relier les idées entre elles; car s'il en est ainsi, elle n'est pas en mesure de produire des idées, elle est victime d'un savoir parcellarisé qui l'empêche d'avoir une vision synthétique de son environnement social et, partant, elle se trouve dans une situation vulnérable où elle ne peut pas avoir une vision réfléchie et critique de son univers. On pourra encore trouver l'aliénation quand, à l'intérieur d'un consensus donné, un agent de communication se trouve dans la position où il n'est pas en mesure d'échanger avec un agent d'un autre consensus. Dans une situation de communication, par exemple, dans le pire des cas, l'interlocution ne dépassera pas la simple alternance des répliques. On joue le jeu de l'échange sans que soient nécessairement échangées des idées. Le processus et les fins du processus en tant que tel—l'affirmation commune du nous—nuisent à la possibilité de la modification du soi par la communication avec autre que soi.

Bien entendu, les consensus ne sont pas parfaitement délimités, les aliénations ne sont pas absolues. Des recherches devraient découvrir les formes et les réalisations de ces objets. L'objectif serait de mettre en lumière les rôles sociaux tout à la fois des consensus, des aliénations et des phénomènes de production et de reproduction qu'ils supposent.

Conclusion

Ce qui est senti par le destinataire d'un message est indiscutablement important. On ne reprochera pas au jeune enfant, dans la rue, de ne pas s'en tenir au message objectif de la personne qui tente de le séduire pour le kidnapper si cette personne lui inspire la méfiance. On ne reprochera pas non plus au citoyen d'être sceptique envers le discours du dictateur, si logique et si évocatrice en paraisse la rhétorique. La communication ne saurait reposer entièrement sur le contenu immédiat des messages codés dans les médiums et les professeurs ne sauraient faire croire le contraire à leurs élèves. Mais que tout ne soit pas déposé dans la sémantique des propositions n'a pas pour implication qu'il faut se méfier de la langue au point d'en rejeter la nécessité de porter attention à sa forme et à son usage. Si tout n'appartient pas à l'immédiateté du discours, c'est qu'il y a autre chose. Or, cette autre chose, ce qui est ressenti réellement par soi, ne se porte elle-même sur le plan social que

dans la mesure où elle est inscrite dans un langage qui la donne à comprendre à d'autres que soi. L'inscription d'un ressentiment ou d'une idée dans une langue qui est accessible à d'autres et qui peut rendre ses contenus critiquables à d'autres non seulement rend les messages communicables mais en plus les pose d'emblée sur le mode du social. Ainsi, plus la personne est en mesure de maîtriser son médium, plus elle peut se vivre elle-même sur le mode du social, plus elle est à même d'intervenir sur sa société. Mais sa socialité, ici, ne l'enferme pas dans la similitude. Au contraire, parce que la personne possède et qu'elle peut manipuler un des facteurs essentiels à la socialité, elle peut assumer sa société et construire constamment sa spécificité aussi bien pour elle-même que pour les autres, et, de ce fait, elle devient non manipulable. Par ailleurs, dans la mesure où le médium sert à véhiculer l'essentiel des discours objectifs d'une société et dans la mesure où c'est lui qui permet de les objectiver, la personne qui le manipule se rend accessible le savoir objectif de sa société et peut se placer d'entrée de jeu dans une position critique. Si, dans les sociétés modernes, les consensus sont nombreux, et s'il est possible de communiquer là en deçà des médiums, cela n'a pas pour corollaire que les citoyens ne sont pas à la merci de manipulateurs de médiums, deviennent de plus en plus critiques; cela ne veut pas dire, non plus que, moralement, ils doivent de moins en moins communiquer. Donner à quelqu'un le moyen de produire des idées dans la rigueur des médiums qui objectivent le monde, c'est l'ouvrir à toute la communication. Ne pas le faire, c'est le désocialiser en l'enfermant dans la similitude, en le coupant de l'altérité. Et il y a fort à parier que la montée du racisme sous ses formes modernes trouve son explication justement dans la multiplication des consensus et de son corollaire, la nouvelle incapacité médiatique. La société moderne produit des consensus qui, par un renversement des choses, constituent une menace pour son consensus global. Et l'un des plus efficaces éléments de cette menace est sans doute ce que nous appellerons en terminant la «démédiatisation» de la communication des questions objectivables.

NOTES

1. On lira avec intérêt sur ces questions les textes de Jacques Lacan (1966) sur les formes et les niveaux de langage.
2. Le médium, ici, est ce qui sert à transmettre des messages codés, par exemple le langage. Ce n'est pas ce qui sert à transporter de l'information, le téléphone ou la télévision par exemple. Pour bien marquer la différence avec l'objet des études en communication, au pluriel, nous n'écrirons pas média mais bien médiums. Mais ces médiums ne doivent pas être confondus avec ceux de Habermas, nous pensons notamment à l'argent et au pouvoir.
3. On sait que, pour Wittgenstein, la notion d'un langage privé est absurde puisqu'on ne peut concevoir de langage sans règle. Et la plupart des interprètes sont favorables à cette position. Certains affirment que la soumission à une règle n'est possible qu'au sein d'une communauté d'individus. D'autres estiment qu'un seul individu peut effectivement respecter une règle qu'il aura préalablement définie mais seulement si d'autres personnes peuvent éventuellement la suivre, ce qui revient à conférer un caractère communautaire latent au langage privé. On remarquera que Wittgenstein n'entrevoit pas l'idée d'un langage privé comme le résultat de quelque message non construit sur la base d'un langage *a priori*. Le langage auquel fait référence Wittgenstein doit être fabriqué par son auteur avant que celui-ci n'en fasse usage. Cette fabrication impliquerait pour l'utilisateur un ensemble de représentations et de règles. Quoiqu'il en soit, un langage privé peut difficilement constituer autre chose qu'une question abstraite ou qu'une réalisation fantastique puisqu'un médium a normalement pour rôle de réunir les interlocuteurs, d'effectivement médiatiser. Un message s'adresse normalement à un destinataire quand ce serait l'auteur lui-même qui serait interpellé.
On lira avec intérêt, sur le débat relatif au langage privé, l'analyse de Denis Sauvé. Sauvé, en l'aménageant quelque peu, se place dans le premier camp: «On peut [...] trouver des

passages des **Recherches** et d'autres écrits qui incitent à croire que Wittgenstein souscrit vraisemblablement à une conception communautaire du langage et, comme je crois l'avoir montré, il existe une version de cette dernière interprétation qui paraît à l'abri des objections les plus importantes qu'on lui a adressées du point de vue de l'interprétation opposée» (70).

4. En insistant sur l'intercompréhension et sur les propriétés objectivantes de sa trilogie des trois mondes, Habermas en vient à découvrir une tendance à l'universalisation de la vérité, ce qui représente, selon nous, la dernière manifestation du mythe de l'évolution; mais là n'est pas notre propos.
5. La syntaxe, le code, la structure, l'autonomie relative des composantes,...
6. Et ces groupes, comme le démontre l'analyse des systèmes sociaux (Crozier et Friedberg) ou celle des mouvements sociaux (Touraine), ont des pouvoirs réels dont ne peuvent qu'être conscients les agents.
7. Sur la compétence linguistique, voir Laflamme et Berger (1981, 1993).
8. Dans **L'état des choses**, Wim Wenders avait fait parler à vide deux passagers d'un autobus.